

Introduction

J'avais pris un train à grande vitesse un froid matin de janvier à Paris. Les yeux mi-clos, les pensées encore brumeuses et les pas mal assurés, je m'efforçais de ne pas trop m'exciter en réfléchissant à ces quelques jours que j'allais passer à Grenoble. Pourtant mes idées fusaient à la même allure que notre TGV. L'excitation était étrangement importante. Cela faisait pourtant désormais plusieurs années que je suivais une tendance à la déception en ce qui concernait les événements scientifiques auxquels je devais participer pour valider des crédits de formation. Cette fois, le mail que la directrice de mon école doctorale m'avait écrit m'avait immédiatement plut. Mêler la science avec l'art. Voilà une idée qui avait de quoi surprendre pour un historien du climat en herbe tel que moi lorsque mon regard parcourut la dizaine de lignes qui s'étaient affichées sur mon écran. C'était un beau et chaud jour de septembre. Ces jours presque caniculaires dont on ne sait pas s'il faut se réjouir ou se désespérer puisqu'ils représentent ce changement climatique global. Je traversais un vide intellectuel profond. Une énième fois, et peut-être encore plus qu'auparavant, je doutais de l'utilité la plus minimale de mon travail, de mes réflexions. De ma place-même dans la société. A quoi bon écrire cette thèse si de toute manière, personne ne la lira ? Je voyais déjà fatalement mon nom s'ajouter aux millions de chômeurs que compte notre pays.

A quelques semaines du début du GAES, je marchais dans la rue Mouffetard, à la périphérie d'un Quartier latin que mes pieds ont poli au fil des promenades. J'entrais dans une librairie et découvrais le nouveau livre d'Aurélien Barrau. Choc. Echo à mes émotions fatalistes. Je découvris qu'on m'avait enlevé de force toute la poésie dans mon travail et mes études. Soudainement, je me sentis accompagné dans la méta-méprise de notre temps, dans cette violence systémique. Cet ouvrage me murmurait d'une voix réconfortante, telle une prémonition que les jours passés au pieds des Alpes allaient changer beaucoup de choses.

Deux mondes qui se découvrent mutuellement

Il était 11 heures dans notre grande salle. Nous nous présentions chacun notre tour et je me rendais déjà compte qu'il est tout à fait possible d'être méprisé par un système de la finance et, en même temps s'épanouir dans sa vie professionnelle artistique et personnelle. Les rencontres étaient émouvantes. Des scientifiques réservés, pragmatiques et écrasés par le système de la recherche rencontraient des artistes enthousiastes, créatifs qui avaient eu le courage à un moment donné dans leur vie de changer de voie pour exercer leur passion. Chacun apportait sa pierre à l'édifice. Chacun était légitime à faire avancer les discussions. Ces dernières pouvaient être initiés le matin à la pause-

café et se clore au dîner autour d'un verre. Je me suis fait une réflexion, laquelle, j'en suis certain, a changé mon avenir proche. Je me sentis bien plus à l'aise avec ces gens qu'avec des collègues chercheurs ne pensant qu'à éliminer leur prétendue concurrence au sein du laboratoire. Je me réconciliais, je crois avec mes réflexions, mes hypothèses, avec moi-même.

Verbaliser le malaise

Brice Boudevillain nous parla des exutoires, ces endroits qui font sortir les eaux d'écoulement d'un bassin versant. Ces rencontres le furent aussi à leur manière pour des gens qui assistent à la chute consciente d'un monde qui ne semble plus vouloir vivre. Parfois, les questions qui venaient à la fin des présentations se transformaient en groupe de parole. Des scientifiques racontaient leur ras-le-bol d'être traités de la sorte par un Etat qui institue la concurrence partout et qui se fiche du changement climatique global. Des artistes partageaient leurs angoisses d'être dépendants d'un monde qu'ils rejettent. A nous seuls, il y avait cette envie de refaire le monde malgré tout, conscients que les choses sont souvent plus complexes qu'on voudrait les voir. J'étais content de pouvoir présenter des idées à des scientifiques qui pouvaient nous dire sur le champ si elles avaient du sens ou non selon eux.

Ensemble, nous avons pensé l'effondrement. Ce fut comme si nous nous étions tenu la main pour affronter notre peur de disparaître. J'avais passé des années à étudier la climatologie, l'histoire des effondrements de civilisations, la disparition de sociétés humaines entières. Il m'était arrivé un jour de m'arrêter en pleine conférence, submergé par l'émotion à la suite d'une question du public qui demandait simplement ce qui nous attendait concrètement dans le futur. Je n'avais jamais osé penser à l'après, l'après nous. Ce qui me manquait, c'était un récit auquel me rattacher. Oui. J'étais tétanisé. Or, en ce jeudi soir de janvier, nous parlâmes du déclin progressif que nous allions connaître. Les sommets alpins s'étaient habillés en rose. Le soleil se couchait. C'était le moment parfait. La nuit arriva. Je ne réussis pas vraiment à dormir. Les idées tournaient dans ma tête.

Le monde est une fête en larmes

Mais comment ne pas désirer vivre ? Habiter poétiquement la science comme l'a très bien écrit Aurélien Barrau, d'accord. Habiter poétiquement le monde, la vie, c'est encore mieux. La philosophe Nancy Huston pointa dans l'un de ses ouvrages la nécessité de trouver un sens à l'existence. C'est exactement cela que nous avons perdu. Nous avons oublié la raison pour laquelle nous vivons. Et bien logiquement, cela se ressent dans nos relations humaines, notre rapport à l'activité, au travail, à la nature. J'avais oublié que la science devait être nomade, l'esprit aussi. « Voilà ce que la technique nous a fait oublier : nous ne sommes pas Dieu. Ce n'est pas triste, c'est être en

vie » (Aurélien Barrau). Alors vivons malgré tout dans ce monde qui ne sera jamais ni complètement rose, ni complètement noir et pratiquons ensemble la subversion.